



valise de carton comme on s'accroche
à une bouée de sauvetage.

Petite naufragée de la guerre, te
souviens-tu de moi ?

Ça fait longtemps, n'est-ce pas ?

Des années...

Tu sais, malgré mes cheveux blancs,
tout est encore si vif dans ma mémoire.

Des souvenirs lourds comme des obus.

Laisse-moi te raconter la guerre
et mon enfance prise dedans.

Chère Traudi,

Le soir coule doucement
sur mon verger. Seul le rouge des pommes
résiste encore au noir de la nuit,
Tout est si beau, tout est si calme.
Je suis là à ma fenêtre et je pense à
toi, petite fille assise au creux de ma
mémoire. Je te revois toute pâle
dans ton manteau de mauvaise laine.
Ta main s'accroche à une vieille





Elle est arrivée par un matin
de brume, cette guerre. Tu te souviens
de la brume de Hollande? Un
grand soldat allemand s'est pointé
chez nous. Je ne sais pas comment
il est venu, mais je me plais à
l'imaginer sur une moto. Tu
sais, les petits side-cars
allemands?

J'ai toujours trouvé
bizarre de voir des
hommes aussi
puissants coincés
dans de si petites
voitures.



Puis, un jour, l'ennemi est venu habiter chez moi. Le grand général allemand a stationné sa voiture sous le châtaignier. Il est entré dans notre maison, suivi des officiers. Le jardin fourmillait de charrettes et de chevaux. Les soldats allemands déchargeaient des caisses, transportaient armes et munitions.

Dans la maison, il ne nous restait que deux chambres. Les autres pièces, le salon, la salle à manger, la salle de bain... gare à nous si on y entraît.

C'était le territoire ennemi.





Tous les matins, de grands bombardiers traversaient le ciel. Ils filaient vers l'Allemagne combattre notre ennemi. Pour mon ami Léo et moi, c'était tout un spectacle. On pouvait passer des heures à les regarder. Pourtant,

un jour, j'ai vu les yeux tristes d'un soldat allemand. Il s'approcha de nous et sortit une petite photo de sa poche. Une photo d'une famille comme la mienne, avec un père, une mère, des enfants.

« ganz kaputt ! ganz kaputt ! » ne cessait de nous répéter le soldat en pointant à tour de rôle la photo et les avions dans le ciel. Soudain, j'ai compris.





À la maison, on ne rêvait que du jour où nos alliés viendraient nous libérer. Pourtant, la guerre était toujours là, avec ses explosions, ses détonations et l'angoisse qui nous prenait le cœur. Peu à peu, j'ai vu le visage de la mort. Nilleke, notre vieux jardinier, se vantait à qui voulait l'entendre qu'il connaissait le secret infailible pour

ne jamais se faire tuer par une bombe.

« C'est simple, nous disait-il. Tu te couches au sol et tu ne risques rien puisque les éclats de bombe sont projetés vers le ciel. » Le pauvre, il a été retrouvé face contre terre. Une bombe lui était tombée sur le dos. Quelques jours plus tard, j'ai vu des gens attroupés au cimetière du village.

La terre avait été



remuée. Sur cinq petites croix de bois, on avait déposé des casques. Les casques de soldats américains. Leur avion, atteint par un obus, s'était écrasé au sol.



La fin de la guerre approchait, on le sentait bien. Au loin, les canons de nos alliés grondaient. Ils étaient là, ils gagnaient du terrain. Un matin, le général vint nous faire son salut.
«Sieg Heil! Vos amis arrivent!» nous dit-il en montrant l'horizon. Dans un grand désordre, les Allemands quittèrent notre maison. Sur la route, on voyait des soldats

allemands fatigués, blessés. Ils fuyaient, entassés dans des camions ou sur des bicyclettes. Certains poussaient des voitures d'enfant remplies de toutes sortes de choses. Avant de partir, ils firent exploser le pont du village. Puis ce fut le silence.





Quelques mois plus
tard, tu es arrivée chez moi,
Toi et ta petite valise de carton.
Fille de l'ennemi, allemande, comme
ces soldats qui avaient habité
ma maison. Petit oisillon pâle et
affamé. La guerre t'avait bien
malmenée. Comme des milliers
de petits enfants allemands,

la Croix-Rouge t'avait envoyée
dans une famille hollandaise, le temps
de te remplumer. Pendant des
mois, nous te prenons sous notre
aile, on te gave, on te lave, on
t'abreuve. Je n'ai jamais su
quelle sorte de
guerre tu
avais vécue
avant de
venir chez
nous...

Et on joue. Des
jeux de cirque et du
grand théâtre. Déjà, la guerre
des adultes ne nous intéresse plus.





On se tient
par la main, on crie, on
court. La paix est plus forte
que tout, tu le sais bien.

Allez! Je m'emporte avec
mes grandeurs



d'âme!
Tu sais,
petite
Traudi,
je t'ai menti.
Ma feuille est
restée blanche
toute la nuit. Ma

plume suspendue dans les
airs. Cette lettre,
je ne te l'ai
pas encore
écrite. Les
mots ont
simplement
roulé dans ma
tête. Mon thé
est froid depuis
longtemps déjà, et
je dois aller dormir. Mais, un
jour, ces mots, je les coucherai
sur ce papier. Ou un autre.
L'encre sera bleue ou noire, peu
importe, mais, moi, je le sais.
Un jour, je te retrouverai...

